

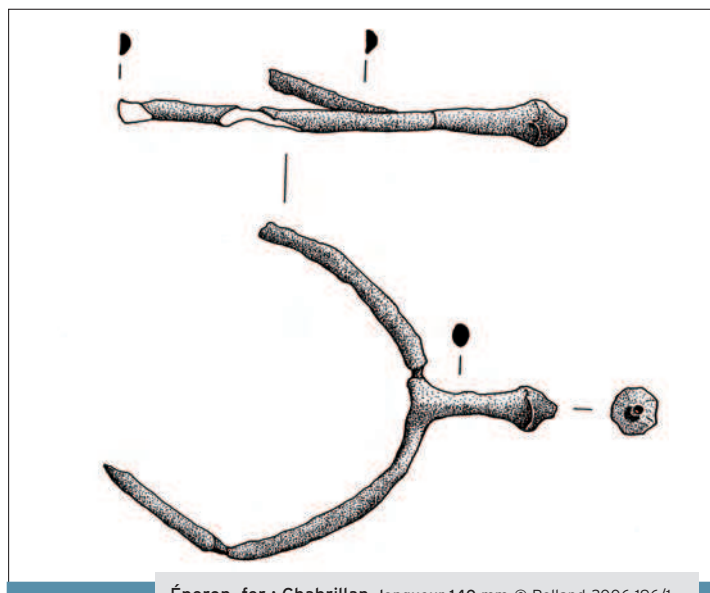
Au XIII<sup>e</sup> siècle, la profusion nouvelle des sources écrites, iconographiques, architecturales ou archéologiques montre l'évolution des objets liés au costume et à la pratique de l'équitation. De nombreux accessoires vestimentaires et du matériel équestre, artefacts datables du Moyen Âge central, XIII<sup>e</sup> - XIV<sup>e</sup> siècles, et issus de fouilles effectuées dans les actuelles régions Rhône-Alpes et Provence-Alpes-Côte d'Azur, témoignent d'une culture matérielle qui connaît une diffusion à l'échelle européenne.

# Les objets métalliques aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles

## aspects de la culture matérielle

Analyser des objets de la vie quotidienne, vieux de sept à huit siècles, conservés dans les collections anciennes des musées ou issues de sites archéologiques récemment fouillés, c'est se heurter à de nombreuses difficultés, en particulier pour ceux en métal. La présentation de ces pièces d'aspect modeste est souvent négligée, la documentation difficile d'accès, et rares sont les sites qui, comme Rougiers (Var)<sup>1</sup> ou Charavines (Isère)<sup>2</sup>,

proposent un corpus suffisamment documenté. L'instabilité des métaux peut provoquer une dégradation, rendant la forme illisible, et la plupart des sites livre seulement quelques objets, de faible intérêt s'ils sont isolés de leur contexte. Cependant, les accessoires du costume, présents partout avec de fréquentes



Éperon, fer ; Chabrihan, longueur 140 mm © Rolland 2006 196/1

similarités typologique, permettent de s'interroger sur leur utilisation et leur diffusion. Par ailleurs, parmi les éléments du matériel équestre, les éperons sont ceux qui évoluent le plus au cours du Moyen Âge, en reflétant les changements de l'équipement militaire.

1) Démians d'Archimbaud 1980.  
2) Colardelle & Verdel 1993.

## L'éperon : de la pointe à la molette

Moyen de communication entre le cavalier et le cheval, l'éperon fait partie de l'équipement équestre de base, tout au long de notre ère<sup>3</sup> et plus particulièrement au Moyen Âge, où il devient le symbole d'une société dominée par une aristocratie chevaleresque. Nous n'aborderons ici que l'aspect technique de l'éperon et l'évolution de sa forme, parallèlement au costume militaire, la charnière étant très probablement à situer au XIII<sup>e</sup> siècle.

La forme la plus commune est l'éperon à pointe, le type à pointe pyramidale, conique, avec ou sans décor, étant utilisé exclusivement avant le XIII<sup>e</sup> siècle et de manière plus anecdotique, semble-t-il, à la fin du Moyen Âge.

À partir du XIII<sup>e</sup> siècle, se développent les éperons à molettes rotatives, au nombre de branches variable, rivetées à l'extrémité fendue de la tige.

Le folio 15 du roman de René d'Anjou, *Le Livre du cuer d'amours espris*, dont les illustrations réalisées par Barthélemy d'Eyck datent de 1460-1467, montre la coexistence de deux types d'éperons : le chevalier endormi porte des éperons à molette, tandis que Cueur, devant la fontaine, est muni d'éperons à pointe recourbée vers le haut<sup>4</sup>.

La rotation de la molette au contact des flancs de l'animal accentue la douleur de la monture par rapport à la pression d'une simple pointe. Ces éperons sont donc plus agressifs que ceux utilisés auparavant. Ce changement de méthode peut être expliqué par l'évolution générale de l'équipement militaire du cavalier et du cheval qui s'alourdit. L'équipement du chevalier comprend, avant tout, sa protection individuelle, l'armure, de plus en plus massive : aux cottes de mailles en fer, dont l'usage se répand à partir du XII<sup>e</sup> siècle, sont ajoutées les protections de plates en fer, sur les parties considérées comme fragiles, les articulations ou la nuque, voire sur l'ensemble, alors doublé. Ainsi, le poids d'un haubert, estimé à douze kg environ, est augmenté de celui des plates et des protections du cheval, lui-même recouvert d'un harnois, ce qui multiplie par deux le poids de l'équipement défensif<sup>5</sup>. Face à une

telle charge, le cavalier doit pouvoir s'assurer de la réactivité de sa monture, qu'il cherche à obtenir par l'emploi d'un éperon agressif : plus le cheval sera couvert de protections, plus on ira chercher loin les flancs de l'animal, à la transition flanc/membre arrière, généralement moins couverte.

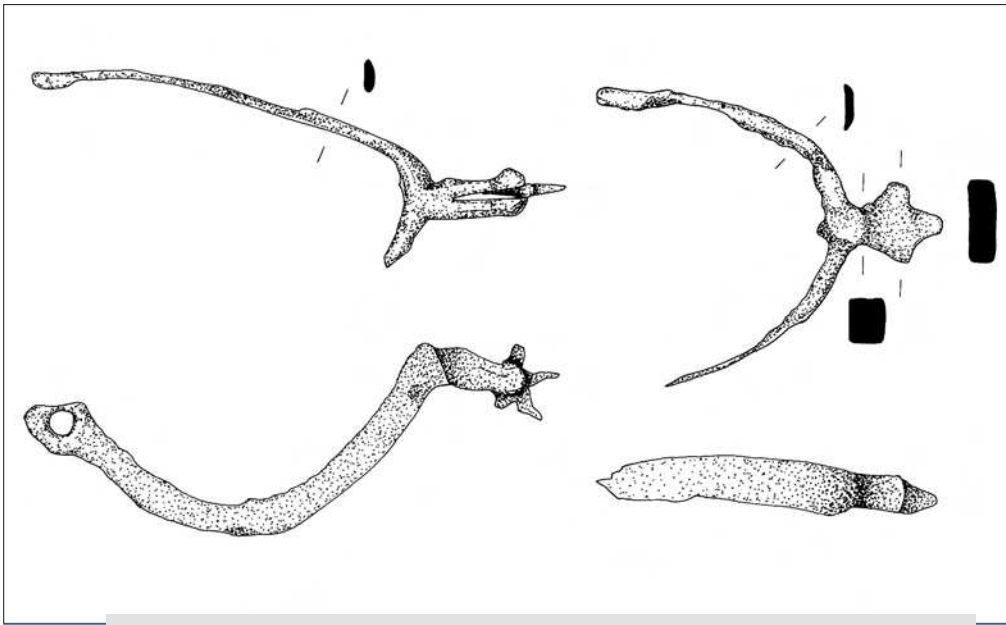
Le poids de l'armement influe donc sur l'évolution de l'éperon, en particulier sur la longueur de ses tiges, mais au contraire de la molette munie de dents et pivotant sur un axe, utile repère chronologique, la longueur de la tige varie en fonction de l'usage<sup>6</sup>.

Les exemplaires d'éperons datés entre le XI<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle et découverts dans le sud-est de la France obéissent sans exception aux règles typologiques énoncées plus haut : éperons à pointe avant le XIII<sup>e</sup> siècle, éperon à molette au-delà du XIII<sup>e</sup> siècle.

La collection issue des fouilles subaquatiques de Colletière à Charavines (Isère) montre une grande variété d'éperons du début du XI<sup>e</sup> siècle : les distinctions typologiques sont observables sur les attaches, la longueur de la tige, la forme et la taille de la pointe ou pyramide, la présence ou non de décor (moultures ou étamage). Tous présentent une pointe, sans molette<sup>7</sup>.

L'éperon découvert à Saint-Martin à Chabrillan (Drôme) possède des branches très incurvées et une pointe sur tige courte. Cette pointe, très corrodée, se présente comme un double cône dont l'arrête centrale est mise en valeur par un relief plus important. De facture moyenne, elle se rapproche des pyramides habituellement observées, sans que sa forme soit pleinement exploitée. Cette forme est datable des XI<sup>e</sup> – XII<sup>e</sup> siècles<sup>8</sup>.

Le site comtal d'Albon (Drôme) a livré deux éperons, dont l'un est classique pour la fin du Moyen Âge puisqu'il possède une molette. L'autre est un éperon fragmentaire, à branche large et plate, à tige courte, voire inexistante, avec une pointe originale : triple pointe massive, horizontale par rapport aux branches. Cette pointe, imposante par rapport aux pointes pyramidales, pourrait illustrer d'éventuelles recherches typologiques pour passer des pointes aux molettes. Cependant, cet exemplaire unique, pour lequel le contexte de découverte



Éperons, fer ; à molette, longueur 141 mm, à pointe, longueur 92 mm ; Albon © Amélie Aude Berthon

reste flou, ne peut être assurément interprété comme un type transitoire, sans autre comparatif et une datation plus précise.

### La culture de l'ostentation vestimentaire aux XIII<sup>e</sup> - XIV<sup>e</sup> siècles

La plupart des décors et accessoires vestimentaires sont en alliage cuivreux, plus stable que le fer. L'archéologue les retrouve en grand nombre sur les niveaux d'occupation, souvent entiers, et mieux conservés que les autres objets, quand ils ne sont pas trop fragmentés. Souvent de dimensions réduites et simplement maintenus aux vêtements par de petits rivets, par une couture ou une agrafe, ils se perdaient facilement. Même si les alliages cuivreux, lorsqu'ils ne sont pas oxydés, présentent un aspect précieux, imitant l'or, ce sont des objets moulés, fabriqués en série, peu coûteux, accessibles aux bourses de chacun. Présent bien avant le XIII<sup>e</sup> siècle, ce type d'objet était alors mieux façonné, avec un plus grand soin apporté à la réalisation et aux finitions : les pièces étaient plus imposantes, moins présentes sur le vêtement, avec un soin essentiellement apporté aux boucles de ceinture et parfois à quelques agrafes à double cro-

chet pour les périodes antérieures au XI<sup>e</sup> siècle. La ville de Winchester (Angleterre), qui a fait l'objet de nombreuses fouilles, a livré une grande quantité de mobilier archéologique entre le X<sup>e</sup> siècle et l'époque moderne. La publication des artefacts, et plus particulièrement le chapitre consacré aux effets personnels, permet de constater cette évolution, sur un large corpus. Les plus anciens mordants de ceinture possèdent des dimensions plus importantes (longueur supérieure à 40 mm), les plaques sont plus épaisses et les reliefs plus complexes, avec des ajours finis. Quelques pièces contemporaines sont toutefois plus modestes, mais restent épaisses, au contraire des mordants plus récents, fabriqués à partir de simples feuilles estampées, découpées et rivetées, dont les motifs sont parfois à peine ébauchés<sup>9</sup>. On peut faire les mêmes observations d'après la publication des accessoires du costume issus des fouilles de Londres, même si le catalogue ne tient compte que des objets entre le XII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>. Nous nous référons d'ailleurs beaucoup à ces publications anglaises, ces publications, d'excellente qualité et tendant

3) Arbogast et alii 2002, p. 39.

4) Le livre du cuer d'amours espris, René d'Anjou et Barthélémy d'Eyck, 1460-1467, Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, Ms. 2597, f<sup>o</sup> 15.

5) Flori 2008, L'évolution de l'armement chevaleresque (XIe - XVe siècles), p. 100-106.

6) Ellis 2004.

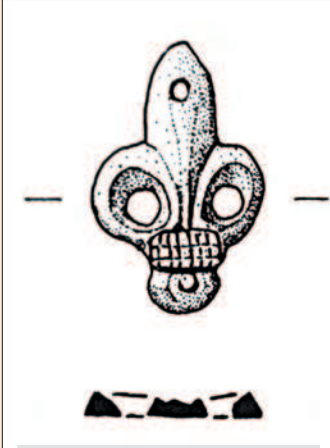
7) Colardelle & Verdel 1993, p. 214, fig. 148/1-9.

8) Rolland 2006, p. 409-410 fig. 196/1.

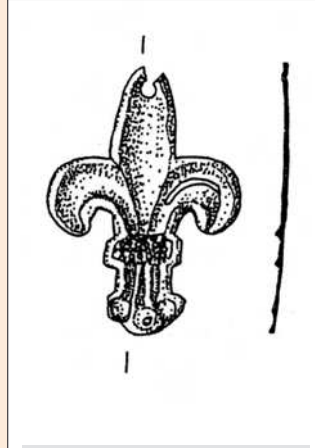
9) Biddle et alii 1990.

10) Egan & Pritchard 1991.

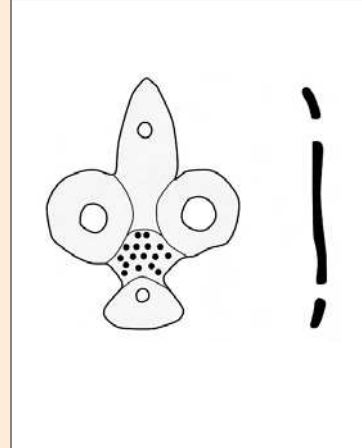
## Banquelets fleurdelisés, alliage cuivreux



Londres, largeur 12 mm  
© Egan & Pritchard 1991, cat. 1084



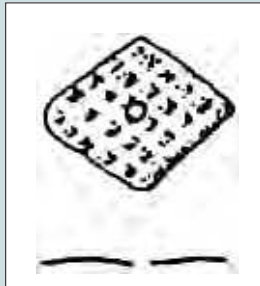
Bressieux, largeur 26 mm  
© Harlé-Sambet & Moyroud 2009, Fig. 206,4



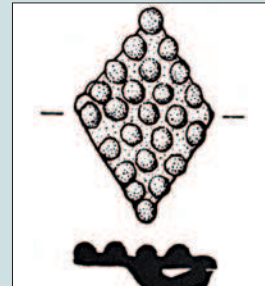
à l'exhaustivité, ne trouvant pas encore leur pendant français.

Les artefacts liés au costume sont, par ailleurs, de plus en plus nombreux dès le XIII<sup>e</sup> siècle, mais on observe une qualité moindre des productions sur les accessoires les plus communs. À partir de cette époque, se développe la production des épingles "à tête enroulée" : il s'agit d'une simple tige effilée en alliage cuivreux, un double enroulement du même fil formant la tête, parfois polie ensuite. Très simple à produire, ces épingles ne se trouvent que très rarement dans des contextes antérieurs au XIII<sup>e</sup> siècle. Leur production et leur consommation sont attestées de façon anecdotique pour les sites de cette époque, comme Brandes-en-Oisans<sup>11</sup> (Isère) et Rougiers<sup>12</sup> (Var), mais on note leur présence de manière croissante sur tous les sites d'habitat, à la fin du Moyen Âge et à l'époque moderne : par exemple 71 exemplaires ont été retrouvés au château de Grignan (Drôme) dans des niveaux datés entre le XIII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>, 106 au

## Paillettes losangées

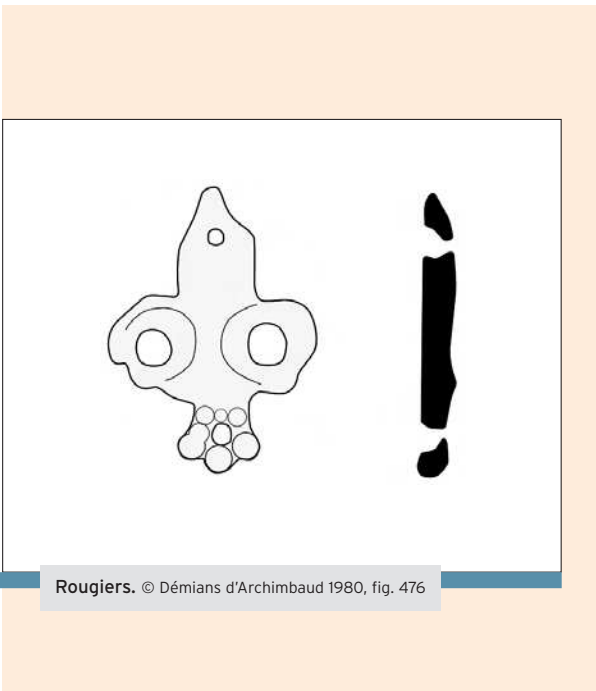


Rougiers.  
© Démiens d'Archimbaud 1980, fig. 476



Londres, largeur 12 mm  
© Egan & Pritchard 1991, cat. 1078

château du Vuache (Haute-Savoie) pour les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles<sup>14</sup>. En plus d'un usage funéraire lié au maintien des linceuls, leur grande consommation semble aller de pair avec un changement des habitudes vestimentaires : les vêtements sont ajustés, plus près du corps, ce qui multiplie les accessoires de coiffure, de fermeture et d'accrochage. D'autres accessoires du costume font leur apparition en nombre au XIII<sup>e</sup> siècle, les pail-



Rougiers. © Démians d'Archimbaud 1980, fig. 476

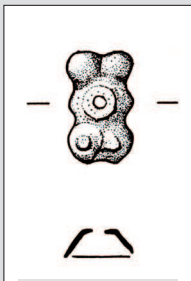
lettes et les banquetelets. Ces petites plaques décoratives, à rivet central unique pour les paillettes ou double pour les banquetelets, sont positionnées en majorité sur les ceintures, à

distance variable, mais aussi sur les chapeaux, les cottes et même sur les armures. Les courroies en cuir des éperons, tout comme celles du harnachement équestre, les accueillent aussi<sup>15</sup>. Ces appliques sont soit moulées, soit découpées dans des plaquettes en alliage cuivreux, puis estampées.

Leur production en série permet de repérer leur diffusion assez aisément pour les types les plus courants. Trois exemples d'applique ont été choisis pour leur forme caractéristique : les banquetelets fleurdelisés, les banquetelets allongés, flanqués d'un double motif circulaire à chaque extrémité, et les appliques losangées, à relief. Bien entendu, les banquetelets fleurdelisés offrent des variations, montrant ainsi que si le motif est populaire aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, divers modèles sont utilisés comme à Bressieux (Isère), Rougiers (Var) et Peyrepertuse (Aude)<sup>16</sup>. Mais la similitude entre certains objets tend à prouver que des pièces issues d'un même moule étaient largement diffusées en Europe, ainsi un banquetelet de Rougiers est semblable à un exemplaire londonien, l'applique fleurdelisée de Bressieux est identique à celle de Peyrepertuse. Les mêmes observations peuvent être faites entre un banquetelet découvert sur le site de Baume à Châteauneuf-sur-Isère (Drôme), celui de Rougiers, et ceux de Londres, ces derniers étant encore fixés sur une courroie, soit de ceinture, soit d'éperon. Les appliques losangées sont également connues à Rougiers comme à Londres<sup>17</sup>.

Les boucles de ceinture et les chapes attenantes sont aussi différentes des types produits auparavant. Ces boucles en alliage cuivreux, de taille plus modeste, sont produites à partir d'un moule. Comme pour les appliques vestimentaires, on observe la multiplication de certains modèles. C'est le cas des boucles en forme de D, dites à ergots. La traverse accueillant la pointe de l'ardillon est, en effet, munie de deux ergots latéraux, plus ou moins prononcés selon les exemplaires, entre lesquels un cylindre rotatif, parfois strié, est amovible.

## Banquetelets flanqués de motifs circulaires



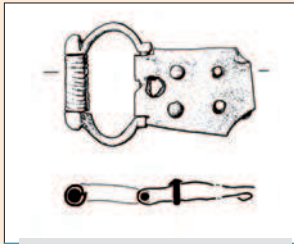
Londres,  
largeur 7 mm  
© Egan &  
Pritchard 1991,  
cat. 1183



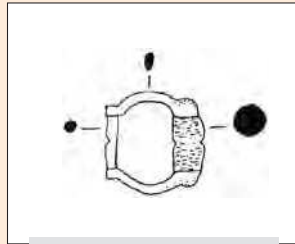
Chabrillan, largeur 10 mm  
© Maufras 2006 fig. 204/90

**11)** Bailly-Maitre M.-Ch. & Bruno-Dupraz J. 1994, p. 128, pl. 94.  
**12)** Démians d'Archimbaud 1980, p. 516.  
**13)** Berthon 2006, T. 2, annexes 15 à 21.  
**14)** Raynaud 1992, p. 97.  
**15)** Clark (dir.) 2004, cat. 379-398 ; statue équestre de la cathédrale de Bamberg, Allemagne, in Egan & Pritchard 1991, p. 211, fig. 132.  
**16)** Pionnier & Fuzier-Perrin 2003, photo p. 11 et Harlé-Sambet & Moyroud 2009 fig 206, 4 p. 164-165 ; Démians d'Archimbaud 1980, p. 511 et 513, fig. 476 ; Bayrou 2000, fig. 148/29, p. 224 (XIV<sup>e</sup> siècle).  
**17)** Maufras 2006, cat. 90, fig. 204, XIII<sup>e</sup> siècle ; Démians d'Archimbaud 1980, fig. 476/1 ; Clark (dir.) 2004, cat. 393 ; Egan & Pritchard 1991, cat. 1078 (vers 1350-1400), 1182 et 1183.

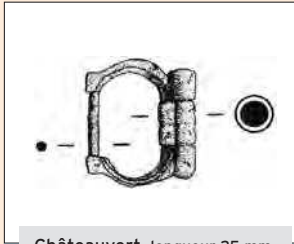
## Boucles en D à ergots



**Londres**, longueur de la boucle 25 mm.  
© Egan & Pritchard 1991, cat. 317



**Grignan**, longueur 23 mm.  
© Amélie Aude Berthon

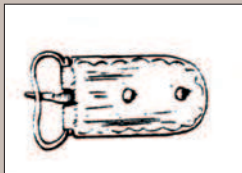


**Châteauevert**, longueur 25 mm.  
© Lemoine 2008, fig 6/2

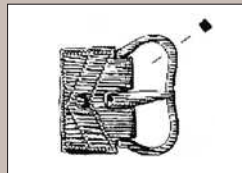


**Yves**, longueur de la boucle 25 mm.  
© Amélie Aude Berthon

## Boucles en D cintré



**Condorcet**  
Longueur 52 mm  
© Hensel 1970, fig. 121



**Winchester**  
Longueur 28 mm  
© Biddles 1990  
fig. 129/117

Ces types sont caractéristiques des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles en Europe. On les trouve communément dans toute la France : l'exemplaire de Grignan est ainsi très proche, tant par la forme que par ses dimensions, de ceux découverts à Rougiers et à Yves (Charente-Maritime), dans un contexte du XIV<sup>e</sup> siècle, mais aussi à Londres<sup>19</sup>. De même, les boucles de Brandes-en-Oisans et de Châteauevert (Var) possèdent des ergots cylindriques et un cylindre central amovible<sup>20</sup>.

Des formes jugées plus simples, en fer ou en alliage cuivreux, sont aussi largement diffusées

XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, à Villarsles-Dombes (Ain) au XIV<sup>e</sup> siècle, à Rougiers, aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, mais aussi à Peyrepertuse (Aude) au XIII<sup>e</sup> et au début du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>. Hors de France, on observe le même décor sur des chapes des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles à Londres et Winchester, avec des exceptions observées pour les XI<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles à Winchester : dans ce cas, le décor gravé va au-delà du pourtour<sup>24</sup>.

au cours des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles : les boucles en D, pour lesquelles les traverses externes sont cintrées au centre, là où elles doivent accueillir l'ardillon. On trouve ces pièces à Rougiers, Brandes-en-Oisans et Condorcet (Drôme), tout comme en Angleterre, à Winchester<sup>21</sup>. Cette forme de boucle est même représentée sur une peinture murale du sanctuaire de Notre-Dame des Fontaines à La Brigue (Alpes-Maritimes), représentant Pilate se lavant les mains, réalisée par Jean Canavesio en 1492<sup>22</sup>. Autre que la typologie des objets, c'est-à-dire leur forme générale, le décor employé peut, dans certains cas, être considéré comme un marqueur chronologique, aussi simple soit-il.

Cela semble être le cas pour les chapes, plaques rivetées permettant d'assujettir la boucle au cuir de la ceinture, dont le pourtour est gravé de simples zigzags, sur une face. On les trouve à Albon dans des niveaux des

**18)** Démiens d'Archimbaud 1980, fig. 476, p. 513, vers 1300 ; Egan & Pritchard 199, cat. 1078, vers 1350-1400.  
**19)** Berthon 2006, T. 2, pl. 10/2 ; Démiens d'Archimbaud 1980, fig. 463/10 ; l'exemplaire charentais provient de fouilles préventives menées par G. Demeure pour le bureau d'études Éveha en 2008, étude A. A. Berthon, inédit G. Demeure 2009, Villeneuve, Yves (17), rapport final d'opération archéologique, Éveha-SRA Poitou-Charentes ; Egan & Pritchard 1991, cat. 317.  
**20)** Colardelle & Reynaud 1981, cat. 475 et 478, p. 183-184 ; Lemoine 2008, p. 683-684, fig. 6/2.  
**21)** Démiens d'Archimbaud 1980, p. 486-487, fig. 458 (boucle en fer), fig. 462 et 463/2 ; fig. 465/38-39 ; Colardelle & Reynaud 1981, cat. 474, p. 183 ; Hensel & Chapelot 1970, p. 190, fig. 121/11 ; Biddle et alii 1990, fig. 129, cat. 1117, début u XIII<sup>e</sup> siècle.  
**22)** Grasse 1998, p. 87, ill. 14. Cliché M. Graniou.  
**23)** Berthon à paraître, pl. 14 bis. Démiens d'Archimbaud 1980, fig. 463/6, 9 et 14, fig. 465/30-32 et 34, Bayrou 2000, p. 213-219, fig. 145/7 et fig. 146/4 et 9.



Notre-Dame des Fontaines.  
La Brigue. © M. Graniou

D'autres objets, toujours liés à la ceinture, véritable écrin décoratif, apparaissent à la même époque.

Plus rare et plus difficilement identifiable, le pendant de ceinture sert à accrocher aumônière, bourse ou couteau. Il est lié à chaque

extrémité par une applique rivetée à la ceinture. Ses formes sont plus ou moins élaborées, comme le montrent les exemplaires exhumés à Londres, mais aussi les décors sculptés du Moutiers-Saint-Jean, et

**24** Biddle 1990, cat. 1100 (XIe siècle), cat. 1141, 1149 (XIIIe et XIVe siècles), cat. 1188 et 1208 (XVe et XVIe siècles), cat. 1364 (XIVe siècle) ; Egan & Pritchard 1991, décors gravés, p. 29-32 et cat. 330 (début du XVe siècle), cat. 499, 505, 517 et 611 (XIIIe - XIVe siècles).

## Pendants de ceinture



Albon, longueur 33 mm.  
© B. Parent



Saint-Paul-lès-Durance,  
longueur 40 mm.  
© Mouton 2008, p. 86, fig. 72



Londres & Ashmolean Museum,  
longueur 35 mm.  
© Egan & Pritchard 1991, fig. 140

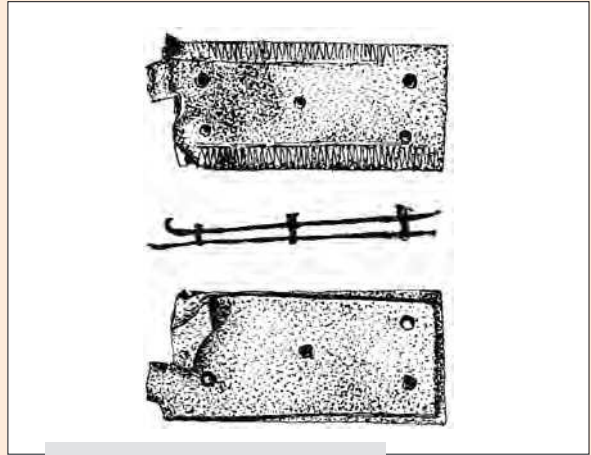
le décor de ceinture richement orné de l'infant d'Espagne, Fernando de la Cerda à Burgos au XIII<sup>e</sup> siècle.

Deux exemplaires, rhodanien et provençal, sont de facture toute simple : une tige en alliage cuivreux à deux extrémités recourbées.

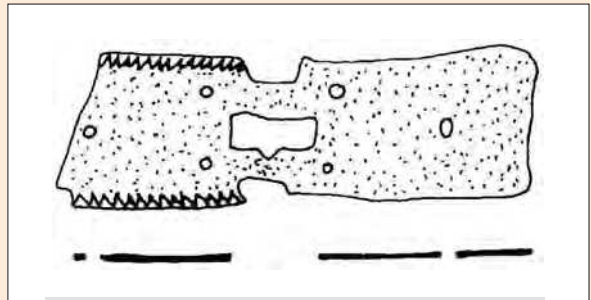
Le pendant d'Albon est le plus simple, sans terminaison particulière, avec une applique rivetée encore en place, du même type que celui de Londres, qui ne comporte pas non plus de terminaison, la tige étant simplement sectionnée.

L'exemplaire de la motte de Saint-Paul-lès-Durance (Bouches-du-Rhône) possède un profil identique à celui d'Albon, mais les terminaisons sont plus soignées, avec une excroissance plus ou moins sphérique, ce qui le rapproche de celui de l'Ashmolean Museum de Londres, non daté<sup>25</sup>.

## Chapes à décors de zig-zag

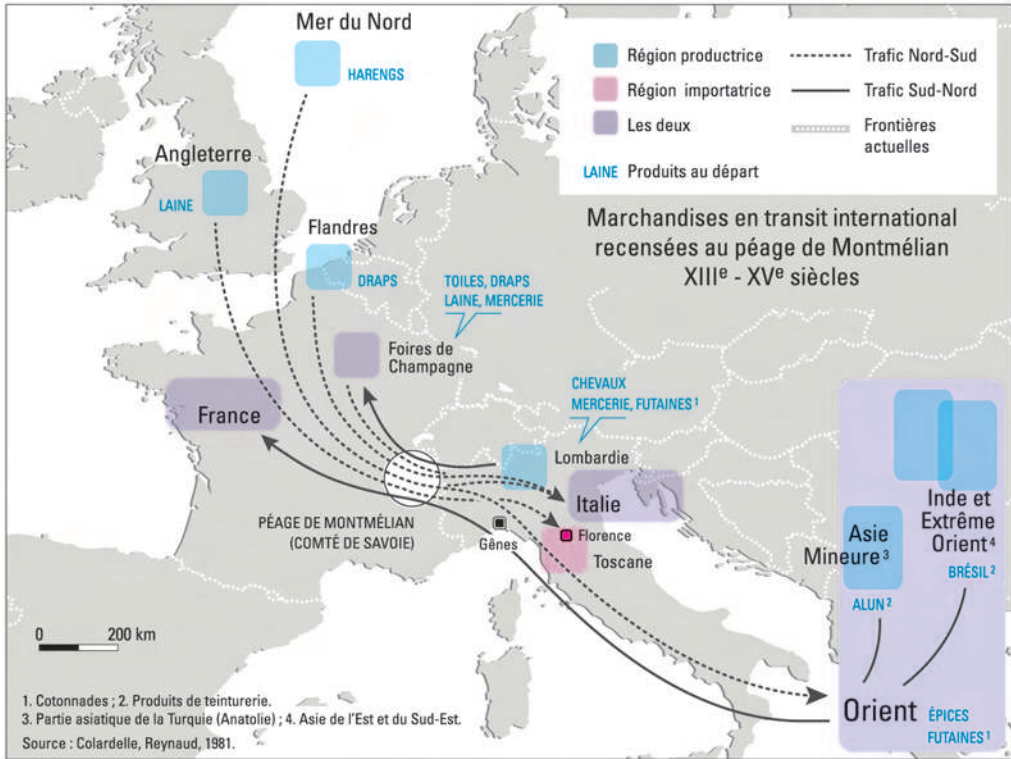


Albon, longueur 40 mm. © B. Parent



Villard les Dombes, longueur 67 mm. © Amélie Aude Berthon





## Le XIII<sup>e</sup> siècle et ses caractéristiques matérielles

En effleurant une maigre partie de la culture matérielle du Moyen Âge central, nous avons abordé deux particularités des artefacts du XIII<sup>e</sup> siècle : l'évolution technique du matériel liée à des besoins particuliers et à une adaptation de l'équipement militaire et équestre, et les variations typologiques, sans nouveautés techniques, la plupart se rapportant au costume, reflétant les modes d'approvisionnement et de consommation d'articles de mercerie. C'est probablement dans ces derniers éléments que l'on peut saisir l'image la plus fidèle des objets aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. En effet, la plupart des productions métalliques de cette époque, notamment pour tout ce qui est en lien avec les ceintures, n'existent ni avant, ni même après. Cette consommation de petits articles, la plus modeste soit-elle, semble liée à plusieurs facteurs : le marché, si on peut utiliser ce terme, est inondé par une multitude d'objets de facture médiocre, faciles à fabriquer et à dupliquer, les alliages cuivreux étant

moulés, découpés et gravés, avec de faibles exigences techniques de fabrication. L'étude de certains bannelets montre que des productions identiques circulent en Europe. Ce commerce à l'échelle européenne n'est pas nouveau au Moyen Âge : on sait que certaines marchandises, certes plus prestigieuses, circulent déjà, armement, émaux, verre ... Les comptes de péage de Montmélian, en Savoie, témoignent de la diffusion de ces petits articles. Ce péage, appartenant au comte de Savoie, régule et enregistre les marchandises transitant par le col de Mont-Cenis, entre la France septentrionale et l'Italie centrale. Au XIV<sup>e</sup> siècle, on note une volonté d'intensifier le trafic par une baisse générale des taux de péage. Parmi les marchandises enregistrées, figurent les objets manufacturés de mercerie, les « articles de Paris », bourses, en plus des textiles divers et des peaux<sup>26</sup>. Nous avons donc bien une trace de la commercialisation de ces petits objets à échelle internationale, mais nous ne pouvons pas encore identifier les lieux de production.

25) Egan & Pritchard 1991, p. 219-224, fig. 139 et 140, cat. 1194 (1270-1350) ; Mouton 2008, fig. 72, p. 86, Saint-Paul-lès-Durance, XIII<sup>e</sup> siècle.  
26) Colardelle & Reynaud 1981, carte & notice 591, p. 212 ; Duparc 1961.

La plupart de ces objets, faciles à produire, une fois la matière première fournie, largement diffusés en Europe occidentale, mais aussi faciles à perdre, ce que nous apprennent les nombreuses découvertes archéologiques, sont aussi le signe d'un changement des mœurs vestimentaires à la fin du Moyen Âge. On sait que les milieux nobles consacrent un budget de plus en plus important aux textiles et aux accessoires du costume : les vêtements sont couverts de perles, ou de paillettes métalliques. La « débauche de luxe » vestimentaire est attestée, pour les personnages les plus importants comme pour les plus modestes ; on autorise les « fantaisies décoratives » afin de pallier la pauvreté des tissus<sup>27</sup>. De plus, certains sites, qu'on ne peut qualifier d'aristocratiques, comme le village de mineurs de Brandes-en-Oisans ou bien la partie villageoise fouillée à Rougiers, montrent que les accessoires  $\gamma$  sont également présents en grand nombre. Une majorité d'appliques métalliques et de boucles se trouve identique aux objets découverts en milieu castral, par exemple à Albon, Grignan ou Bressieux. On doit donc considérer que les classes les plus modestes, par un effet d'imitation des classes supérieures de la société, consomment ces « fantaisies décoratives », en milieu rural comme en milieu urbain, avec le même souci d'apparence<sup>28</sup>.

Enfin, on observe une croissance matérielle palpable, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle. À partir de cette date, un grand nombre de sites archéologiques livre plus de mobilier, en terme de quantité, mais aussi avec une plus large variété des objets domestiques, de la quincaillerie, du luminaire, du costume... On pourrait opposer à ce fait, le site de Charavines-Colletière, exception du XI<sup>e</sup> siècle qui confirme la règle. Cependant, on ne peut comparer un site immergé, conservant une grande quantité de mobilier périssable et exploité sur plus de trente années, avec la plupart des autres sites fouillés, faisant l'objet de quelques semaines ou mois d'enquête, dans des conditions classiques de conservation des objets. Le remplacement des récipients en matériaux périssables (bois, osier...) par des objets métalliques est une des raisons de cette croissance matérielle : bassines en cuivre, cuillers en alliage cuivreux

se démocratisent à la fin du Moyen Âge.

L'étude exhaustive du mobilier archéologique du château de Grignan a démontré le même phénomène. Un seul objet appartient à la phase d'occupation la plus ancienne, alors que la phase suivante, couvrant les XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, a livré 392 objets. Les niveaux datés des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, avec 771 objets découverts, montrent que la part des accessoires du costume est passée de 6% à 16%, confirmant la croissance de leur consommation à la fin du Moyen Âge<sup>29</sup>.

Ainsi, le XIII<sup>e</sup> siècle apparaît comme une période de transition dans la culture matérielle, tant d'un point de vue technique, avec l'adaptation de l'équipement équestre aux besoins militaires, que d'un point de vue purement formel, avec des accessoires vestimentaires, caractéristiques des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, faisant office de marqueurs chronologiques. Cette période est en outre marquée par une diffusion massive des artefacts, via un commerce d'échelle européenne, qui échappe aux contingences de qualité ou financières, les classes les plus modestes ayant accès à ces accessoires vestimentaires. On retrouve des objets identiques d'un pays à l'autre, la plupart des artefacts exhumés étant représentatifs d'une culture vestimentaire de masse et l'accroissement du nombre d'objets consommés tendant à s'accroître à l'époque moderne, jusqu'à aujourd'hui. Il s'agit non d'une rupture mais d'une transformation d'une culture matérielle basée sur des besoins réels, puisque la plupart des objets correspond à un besoin précis, professionnel, ou à l'affirmation d'une classe sociale aristocratique, en une culture matérielle de plus en plus massive, standardisée et commercialisée à grande échelle, et donc plus complexe, avec un accès à l'ostentation pour les plus modestes.

27) Pignonier 1970,

chapitres 1 et 3.

28) Collectif 1981, p. 86.

29) Berthon 2006,  
p. 171-177, tableau 25.